

suis vieux et m'approche de la mort : or tous mes livres ont eu une gestation longue, entre vingt et trente ans – j'ai commencé à réfléchir à celui que j'achève sur « L'odyssée » à la fin des années 60.

LE POINT : *Vous publiez aujourd'hui ces « Portraits de femmes » ; vous a-t-il été plus facile, avec l'expérience, de devenir Marcel Proust ou Katherine Mansfield ?*

PIETRO CITATI : Devenir une femme est beaucoup plus facile. [Rires] Sans doute parce que je ne le suis pas, et qu'on cherche toujours son opposé, peut-être aussi parce que je le suis, et qu'on cherche aussi la ressemblance. En tout cas, ces portraits de femmes m'ont procuré plus de plaisir que ceux d'hommes. Les femmes, dans leur amour pour la vie quotidienne, les petits faits, la conversation, sont plus frivoles...

LE POINT : *Celles que vous avez choisies sont pourtant tragiques : Virginia Woolf se suicide, Simone Weil ou Katherine Mansfield se laissent mourir...*

Les faits d'une vie n'ont d'intérêt que s'ils prennent valeur de symbole, s'ils agissent comme des sas ouvrant sur la conscience littéraire.

PIETRO CITATI : Parce que les femmes, en même temps, sont plus tragiques : Simone Weil sait la nécessité du malheur, Marina Tsvetaïeva fait le choix de la tragédie comme seule possibilité de vivre. « *Je suis une démesurée*, disait-elle, *et je vis à Paris, pays de la mesure*. » Au Moyen Âge, les seules femmes à écrire vivent dans les couvents, à l'image de Hildegarde von Bingen. Leur littérature a un arrière-fond mystique, qu'on perçoit encore chez Simone Weil. Néanmoins, Virginia Woolf, dans la conversation, était un miracle de légèreté. Même « *Trois sentiers vers le lac* », d'Ingeborg Bachmann, écrivain on ne peut plus tragique, est un prodige de frivolité. La Tsvetaïeva exceptée, ces femmes ont aussi une part futile et joyeuse. La Woolf était le jouet d'une épouvantable psychose maniaco-dépressive – elle s'est tuée parce qu'elle savait que la crise allait revenir – et pourtant elle écrit « *Les vagues* », un hymne à la vie triomphale, une allégorie de l'expansion et de la contraction du monde. Elle voit la vague, et l'alléger – c'est la maladie qui vient. De même la Blixen, qui a souffert la perte du Kenya, les maladies les plus horribles, des amours manquées, écrit un hymne grandiose à l'*harmonia mundi* et au dieu créateur. Les hommes ne vivent pas aussi joyeusement leurs tragédies.

LE POINT : *Leur éventail existentiel est moins large ?*

PIETRO CITATI : Oui. Tout comme leur possibilité de transformation des faits vécus...

LE POINT : *Passé un certain stade pourtant, le sexe semble ne plus avoir d'importance dans vos portraits...*

PIETRO CITATI : Parce qu'à la fin, outrepassant les différences, on atteint un lieu littéraire idéal. Sainte Thérèse, la Woolf et la Mansfield étaient très féminines, leurs lettres et leurs journaux le prouvent, tout comme Jane Austen, mais l'œuvre d'un grand écrivain est toujours androgyne. La Blixen était un chevalier des temps anciens doté d'un courage, d'une volonté, d'un sens du de-

voir, d'une dureté hors normes. Baudelaire, Proust, Musil étaient aussi des génies androgynes, tout comme Balzac. Sous son physique sans ambiguïté, Tolstoï fut l'auteur le plus « femme » qui ait jamais existé, l'écrivain de la marmelade, du quotidien...

LE POINT : *Il y aurait une essence androgyne du génie ?*

PIETRO CITATI : Absolument. Platon le dit, le génie est un androgyne tombé sur terre. Il peut s'incarner de façon heureuse et complète, ou bien rester prisonnier d'un corps, masculin ou féminin, et souffrir à jamais de cette séparation, comme dans le cas de Simone Weil ou de la Tsvetaïeva.

LE POINT : *Parlant du monde intérieur de sainte Thérèse d'Avila, vous dites : « Que nous nous sentons grossiers, avec notre ça, nos complexes, nos refoulements ! » La psychanalyse vous semble-t-elle littérairement inutile ?*

PIETRO CITATI : Pour sainte Thérèse, sans doute. J'ai une immense gratitude envers Freud, pourtant. Mes portraits

de Manzoni (2) ou de Proust n'auraient pas été écrits sans lui. En Italie comme en Amérique, la mode est de dire qu'il n'a rien compris, qu'il était imbécile, mais pour moi il reste un grand visionnaire, même si ce qu'il a écrit sur la littérature n'est pas décisif. Je lui dois ma façon d'analyser les textes, d'en extraire des thèmes pour les recomposer, et ma tendance à chercher de grands complexes, comme celui d'Édipe...

LE POINT : *Vos voyages dans l'imaginaire littéraire sont d'une liquidité presque onirique...*

PIETRO CITATI : Je ressens beaucoup la dimension liquide de la vie psychique. Je le dois encore à Freud et au taoïsme, une « religion » dont je me sens proche. La littérature, dans la Grèce antique, était liée à la liquidité : les muses sont des nymphes. Pourtant, comme rêveur, je suis lamentable ; je ne fais que de petits rêves comiques, truffés de potins, j'ai une vie intérieure très limitée ; les songes qu'analyse Freud ont eux-mêmes perdu leur dimension fabuleuse, ils ont déjà été rationalisés par lui. Au contraire des rêves faits par les mystiques musulmans, qui sont merveilleux.

LE POINT : *Vos héroïnes sont animées par une boulimie pour le monde, mais aussi un goût de la perfection, qui les mène à l'épuisement ou à l'autodestruction. Trouvez-vous des points communs entre l'aventure littéraire et l'expérience mystique ?*

PIETRO CITATI : Il s'agit toujours d'outrepasser ses limites, en s'incorporant d'un côté la littérature, en éprouvant de l'autre Dieu dans son corps. Les mystiques, tout comme les romanciers, parlent souvent de Dieu sans le dire et, pour finir, ils débouchent aussi sur le sentiment de la désolation, du vide. Les mots sont incapables de traduire les choses, l'intelligence ne sert à rien, la littérature tend au silence, Maurice Blanchot l'a très bien vu. Entre le trop-plein de la sensibilité et le néant de la pensée, il n'y a pas loin...

LE POINT : *Vos portraits ont le ton des vies de saints, ou des*